

PIERRE DUFOYER
1953

**Pour toi,
fiancé et jeune épouse**

Éditions Saint-Remi
– 2008 –

NIHIL OBSTAT :

F. MAINIL, *can. libr. cens.*

IMPRIMATUR :

Tornaci, die 5 Januarii 1953

† JULIUS LECOUVET, *vic.*

CHAPITRE II

L'AMOUR : SES ÉLÉMENTS.

L'amour est une expérience affective extrêmement complexe. Il est malaisé d'en isoler les éléments et de les définir avec précision. C'est ce que nous tenterons dans ce chapitre. Pour ce faire, on ne partira pas d'un à priori théorique, mais on observera la réalité et on réfléchira sur ses données.

Dans sa naissance, l'amour est un sentiment bien mystérieux. Pourquoi, en effet, naît-il précisément entre ces deux êtres et point entre deux autres ? « Pourquoi Marianne et pas une autre ? Pourquoi Marianne, Marianne seule ? » (Soubiran). Chacune croise dans la rue des centaines de jeunes gens dont le très grand nombre vous laisse indifférente alors que beaucoup d'entre eux se marieront un jour pour avoir rencontré une jeune fille qui les a aimés. Sans doute, ressent-on souvent un attrait spontané pour un jeune homme qui paraît un bel homme. Mais plus d'une fois il se fera qu'à l'occasion d'une conversation, l'attrait premier tombe aussitôt parce qu'on aura découvert qu'il n'était qu'un bellâtre. Par ailleurs, on pourra, connaissance faite, se mettre à aimer quelqu'un qui, au premier abord, avait déplu ! Son commerce a fait découvrir en lui des éléments d'attrait, intellectuels ou moraux, qu'une première apparence n'avait point révélée. Il reste cependant que des gens de réelle valeur morale et humaine pourront ne point vous émouvoir d'amour, à l'encontre de quelqu'un qui cependant ne les dépasse pas ou, même ne les vaut pas. Mystère de l'amour !

Est-il donc vraiment si impénétrable ? Peut-être pas. On ne peut, certes, expliquer avec une entière clarté pourquoi l'amour naît précisément entre ces deux êtres qui s'aiment aujourd'hui. Du moins, peut-on sans doute indiquer à titre général quelles furent les bases de leur attrait mutuel et fournir les conditions qui ont rendu possible la naissance de leur amour.

L'amour naît, à notre sens, d'une intuition divinatrice qui vous fait voir que la personne vers qui vous êtes porté vous

compléterait harmonieusement. On a comme le pressentiment que l'on est fait l'un pour l'autre, qu'on trouverait joie de vivre ensemble : on recevrait de l'autre ce dont on se sent soi-même dépourvu. En retour, on pourrait combler autrui de ses propres richesses.

En certains cas, cette intuition porte surtout sur le plan physique : la jeune fille frêle se sentira, d'ordinaire, attirée par un garçon qui dégage une impression de force et de sécurité. D'autres fois, cette intuition joue sur le plan du caractère : la jeune fille mélancolique ou la pessimiste aimera un garçon enjoué et optimiste. Ou bien, recherchant la sécurité morale, on croit pouvoir la trouver. La plupart du temps, l'attrait ne se cantonne pas sur un seul terrain, mais les occupe tous.

L'amour vrai n'est pas égoïste. Si l'on espère soutien et complément, on rêve aussi de faire participer l'être aimé à ses richesses. On a la volonté de lui apporter une part de sa tendresse et de son affection. On se dévouerait volontiers à lui. On chercherait avec joie son bonheur. On aurait plaisir à être pour lui une source de réconfort et d'amour.

De tout cela on éprouve tantôt la brusque intuition — c'est le coup de foudre — et tantôt la conviction croissante. De cette « complémentarité », physique, affective, sentimentale et spirituelle naît l'amour. S'il surgit entre ces deux êtres et non point entre deux autres, c'est que dans le premier cas un sentiment divinatoire fondé ou illusoire — l'avenir le dira — a cru entrevoir cette mystérieuse adaptation de deux personnalités. Souvent un ensemble de circonstances et de coïncidences imprévues ont permis aux deux amoureux de demain de faire connaissance : ils venaient de points géographiques éloignés, de familles inconnues l'une à l'autre auparavant. Ils se sont rencontrés par hasard. Du premier regard parfois, par de brèves rencontres d'autres fois, d'une fréquentation plus longue enfin est née un jour l'intuition décisive et avec elle l'amour.

L'élément attrait physique joue pratiquement toujours un rôle dans l'amour. On le conçoit d'intuition sans qu'il soit besoin d'y insister. La différence des sexes entraîne évidemment la

possibilité d'une « complémentarité » physique. Mais qu'elle ne soit pas seule à intervenir, la preuve en est claire, puisqu'une femme n'aime pas n'importe quel homme, ni un homme n'importe quelle femme. D'autres éléments doivent de toute évidence venir doubler cette différenciation physique des sexes. Parce qu'elle se sent fragile en face de la vie, la jeune fille est attirée par un garçon d'allure virile et martiale. Recherchant d'instinct l'appui d'une force dans le mariage, ses sentiments la porteront spontanément vers un physique robuste et vigoureux. On voit même des vierges folles qui résumant sur ce seul point toutes leurs exigences. Ce ne sont pas elles que nous étudions en ce livre. Si nous en avons parlé, c'est parce que leur attitude nous révélait une propension vers la force, instinctive à toute femme.

Il pourra se faire cependant qu'un sentiment de type plus maternel, sentiment de pitié, par exemple, préside au choix amoureux. L'âme de la femme est naturellement compatissante. Elle supporte mal de voir souffrir. Elle se sent apitoyée par la faiblesse et veut la protéger. Ce sentiment est à la base de beaucoup de vocations féminines d'infirmières. Il a inspiré aussi, après la guerre, certains mariages : la jeune femme épouse alors un mutilé ou un invalide qu'elle a soigné. Mais des fragilités morales chez l'homme peuvent jouer le même rôle d'appel à l'amour.

La jeune fille sera attirée au mariage vers qui lui montre affection et tendresse. Elle y est extrêmement sensible. La perspective de ne pas être aimée l'effraie et la désole. Sans doute, dans cette crainte et cette tristesse, se glisse-t-il une part de vanité. Ne pas être recherchée comporte à ses yeux un brevet de manque de charme. Mais cette consolation flatteuse de constater qu'elle n'en est point dépourvue quand un jeune homme la recherche, ne constitue pas à vrai dire, comme d'aucuns le prétendent, le mobile le plus puissant de son mariage. Ce n'en est qu'un motif secondaire ; le principal demeure la joie de voir quelqu'un s'intéresser à elle et l'aimer. Aussi la jeune fille s'attache-t-elle vite à qui lui montre de l'affection. C'est même là un danger pour elle. Plusieurs se contentent de cette offre d'amour. Elles ne

recherchent pas plus loin si celui qui la leur a faite possède quelques qualités solides : esprit de devoir, valeur morale, courage au travail. Pour d'aucunes, dès qu'elles se sentent aimées, le reste importe peu. Elles croient qu'aimer suffit à tout. « Un cœur et une chaumière », pour être en notre siècle utilitaire une formule moins prisée qu'hier par la gent féminine, n'en correspond pas moins à un certain romantisme du cœur qui se rencontre encore.

Mais tout autant, sinon plus, que d'être aimée, la jeune fille a besoin d'aimer. Elle se sent de grandes ressources d'affection, elle éprouve un vif besoin de les utiliser et de leur trouver un objet. En ce sens on a pu dire avec justesse que, plus que le mari, la jeune fille aimait le mariage. Pour elle, le mariage équivaut à la situation sociale pour l'homme. C'est, en fait, sa situation sociale. L'absence de situation, d'emploi de son temps et de ses forces, est pour l'homme actif une souffrance profonde. Demeurer seule dans la vie, n'avoir point l'occasion de se marier, rester sans mari et sans enfant, c'est pour une femme le chômage du cœur, celui qui, de tous, lui est le plus douloureux. On conçoit donc aisément que voir s'ouvrir devant elle la possibilité d'un emploi de ses richesses affectives constitue pour la jeune fille l'une des tendances profondes qui la détermineront à aimer. Dès qu'un candidat lui paraîtra réunir suffisamment d'attrait, elle se donnera avec joie à l'amour.

Cette fièvre d'aimer et d'être aimée qui couve en tout cœur de jeune fille expliquera plus d'une fois pourquoi nombre de jeunes filles acceptent vite un amour qui s'offre à elles. Pour peu qu'un jeune homme soit beau garçon, beau diseur, beau complimenteur et beau prometteur, pour peu qu'il soit auréolé à ses yeux de quelque prestige, ne fût-ce que celui de l'uniforme, nombre de cœurs légers flamberont pour lui. On sait combien, dans maints milieux populaires, il n'en faut pas plus pour décider au mariage. Grâce à Dieu, toutes les jeunes filles surtout quand elles atteignent la maturité relative des vingt ans, ne se laissent pas entraîner aussi facilement à des décisions irrévocables. Mais combien de vierges sages elles-mêmes restent insensibles à de belles apparences ?

Elles ne sont point nombreuses celles qui exigent avant tout des qualités profondes d'âme et d'esprit. Que de fois voit-on des jeunes filles ne pas vouloir s'arrêter aux objections même fondées qu'on soulève contre un de leurs prétendants ! Elles croient naïvement que l'amour est éternel et qu'il arrangera tout. À elle seule, cette manière de faire montre le rôle trop souvent prépondérant des qualités physiques dans la naissance de l'amour. On ne les dédaignera certes pas, mais on agira sagement en préférant les qualités du cœur et de l'âme.

Celles qui, à l'attrait physique et sentimental et à cette intuition d'une concordance ou d'une « complémentarité » mutuelle, joignent les légitimes exigences d'une suffisante valeur morale ou religieuse sont de loin les plus sages. Mais le fait que même chez elles, ce contrôle de la sensibilité par la raison ne survient, du moins d'ordinaire, qu'après l'embrassement spontané décrit plus haut, montre bien que chez l'être féminin l'éveil de l'amour est dû à une intuition pré-rationnelle à base de données sensibles, de la consonance de deux personnalités.

Cette spontanéité instinctive de l'amour en fait, à la fois, tout le charme et tout le danger : tout le charme à cause de sa nouveauté et de sa ferveur, tout le danger parce qu'elle n'est basée malgré tout que sur des apparences et des impressions qui peuvent tout aussi bien être trompeuses que sincères. Il ne faut ni s'en méfier systématiquement ni s'y fier outre mesure. Il est donc sage de faire l'étude de ces suggestions et de n'y obéir qu'après contrôle de leur bien-fondé. La jeune fille sera donc sensée qui, avant de se fiancer officiellement, prendra à bonne source des renseignements sur la personnalité de son fiancé : santé, traits de caractère, aptitudes, esprit de travail, valeur morale et chrétienne. Si possible on les puisera à plusieurs sources, car l'expérience apprend que parfois des informations peuvent induire, même involontairement, en erreur. À des renseignements convergents, même s'ils ne sont pas infallibles, la jeune fille aura le bon sens de se fier. Par ailleurs, durant toute la période précédant le mariage, la fiancée s'efforcera de chercher à mieux connaître dans sa vérité l'être dont, par divination incertaine, elle a soupçonné la

richesse intérieure. Il s'agit pour elle d'arriver à savoir si celle-ci est réelle ou apparente, pur effet d'un mirage amoureux.

Ceci dit du mystère de la naissance de l'amour entre deux êtres, passons maintenant à l'étude de sa nature. Quels sont les sentiments intérieurs qu'un être humain doit ressentir pour qu'à leur sujet on puisse parler légitimement d'amour ? Dans notre monde d'aujourd'hui, en effet, on appelle de ce nom des sentiments de substance et de valeur morale bien différentes.

Pour éviter toute contestation possible, choisissons d'abord des cas où un consentement unanime reconnaît un amour authentique. Nul au monde ne songe à nier l'authenticité de l'amour maternel. Si l'amour paternel se trouve plus souvent en défaut, du moins pour des détails, sinon parfois pour l'essentiel, nul ne songera à contester son existence et sa réalité dans la majorité des foyers normaux. Il s'agit là de deux amours incontestés. Or, qu'y voyons-nous ? La présence de sentiments indéniables d'affection et d'attachement : pères et mères tiennent à leurs enfants et il suffit de voir leur attitude, lorsqu'ils sont menacés de perdre l'un d'eux, pour constater leur attachement. Sans doute, la femme ressentira-t-elle une douleur plus vive et une détresse plus grande de la perte d'un nouveau-né ou d'un nourrisson. Mais si l'enfant a pu grandir quelques années au sein du foyer, le déchirement du cœur paternel sera grand. Admettons que la mère n'oubliera jamais le visage ou le souvenir du cher disparu. Le père pourra ne plus y penser. Mais leur amour à tous deux, pour être différent, n'en fût pas moins véritable.

Or, père ou mère, l'une des caractéristiques admirables des sentiments qui les animent à l'égard de leurs enfants, c'est le souhait de leur bonheur. Et ce souhait n'a rien de platonique. Il est d'une sincérité absolue. La preuve, c'est qu'on verra les pères et les mères (ces dernières plus fidèlement et plus universellement encore) se mettre en œuvre pour tenter d'assurer, au prix de maints efforts et de sacrifices parfois rudes, ce bonheur envié d'êtres chers. On voit communément les mères de famille se priver volontiers d'une friandise, d'un avantage, d'un agrément, d'un voyage, d'un achat, même du nécessaire pour favoriser leurs

enfants. Et l'on voit, non moins communément, les pères de famille travailler dur pour leur procurer des études ou des facilités dont ils n'ont point bénéficié eux-mêmes. C'est là chose admirable : voir des adultes, arrivés à la plénitude de leurs forces, sacrifier leur propre confort ou leurs propres intérêts pour d'autres êtres. On le veut bien, ceux-ci sont nés d'eux. Ils sont en quelque sorte un prolongement d'eux-mêmes, d'autres eux-mêmes. Il n'en reste pas moins vrai que, en maintes circonstances, ils paieront d'un sacrifice personnel cet avantage procuré à leurs enfants.

Ce désintéressement et cet oubli de soi, on les retrouve partiellement dans un bel amour conjugal. Certes, l'amour conjugal est, l'expérience en fait foi, plus fragile que l'amour paternel et maternel. On rencontre indéniablement plus d'époux et d'épouses infidèles que de pères et de mères dénaturés. Il y a cependant de très beaux amours conjugaux. Et dans ceux-ci l'époux et l'épouse éprouvent une joie intense à procurer le bonheur au conjoint.

On pourrait encore tirer argument de l'amour social. Là aussi, des êtres humains, — ceux-là dont le cœur est sensible et tendre, — cherchent à atténuer les misères et les souffrances d'autrui et à créer sa joie. Il arrive que cet amour social ne porte qu'à donner un peu de son argent et de son superflu : en ces conditions, le don peut être mince, surtout si l'on est amplement pourvu des biens terrestres. Mais en d'autres cas, l'on prélève une part sur son nécessaire et l'on paie de sa personne. On connaît même des dévouements où le héros paye de sa vie sa volonté de rendre service à ses frères. Pour n'aller qu'assez rarement jusque-là, l'histoire d'hier et d'aujourd'hui nous fournit cependant les noms d'êtres humains nombreux qui, dans le laïcat ou dans la vie religieuse, dans l'Église catholique et dans d'autres confessions, se sont largement dépensés au service de leurs frères, les hommes.

Voilà une série de sentiments humains dont la conviction commune affirmera sans discussion possible qu'ils sont réellement de l'amour. Y trouvons-nous un trait commun qui leur mérite ce nom ? Oui. C'est de comporter en fait une volonté et

une recherche du bien et du bonheur d'autrui. Nous tenons ici l'élément décisif, le trait caractéristique, le signe indéniable de l'amour. C'est à lui qu'on reconnaîtra indiscutablement sa présence. Là où cette volonté du bonheur d'autrui sera vive, on aura affaire à un très bel amour. Là où elle n'existera pas, on ne parlera point de l'amour ; s'il y en eût, il est désormais mort.

Le dévouement, le don de soi sont donc la marque caractéristique de l'amour. Le sentiment de tendresse en est une autre quoique plus ambiguë. Dans les chansons d'amour que déversent à plein haut-parleur et à « haute fréquence » nos appareils de T. S. F., on parle toujours de tendresse. Mais qui peut douter qu'il s'agisse en ces cas d'un sentiment superficiel, quelque réel qu'il paraisse ? Sans doute, dans un véritable amour, rencontrera-t-on pratiquement toujours une authentique tendresse ; celle-ci peut être voilée, cachée, refoulée, ne se manifester que rarement par des gestes affectueux dans certains amours paternels, conjugaux ou sociaux. Il s'agit là d'ordinaire d'attitudes de refoulement dues à la timidité, à la gaucherie, aux conventions sociales, à l'absence de parenté. Pour ne point s'extérioriser toujours en des manifestations sensibles, pour être variables en intensité d'individu à individu, on ne peut douter que cette tendresse n'existe toujours fondamentalement dans un véritable amour.

Mais dans les sentiments d'attrait qui portent les êtres humains l'un vers l'autre, des tendresses peuvent exister qui ne comportent point un authentique amour d'autrui. Il s'agit, en ce cas, de l'état particulièrement émotif d'une sensibilité qui amène à ressentir intensément les émotions affectueuses. L'être qui en est doté — et c'est très fréquemment le fait du monde féminin — verra ses inclinations revêtir une émotivité particulièrement chaleureuse. Mais il se pourra qu'il ne s'agisse là, en fait, que d'une tonalité native de la sensibilité, une manière habituellement intense de vibrer et de ressentir n'importe quel genre d'émotion sans marquer une authentique recherche du bonheur d'autrui. Alors que certains sont naturellement farouches et repliés sur eux-mêmes, difficilement communicatifs, d'autres ont volontiers,

comme on dit, le cœur sur la main, portés à rechercher la compagnie de leurs semblables, enclins à la confiance et à la confiance. Rien là qui marque une réelle donation de soi à autrui. Aussi le besoin d'exprimer une tendresse ou d'en bénéficier n'implique pas de soi un authentique amour. La tendresse peut en être totalement dépourvue.

Bien sûr, nous ne prétendons pas qu'il en soit toujours ainsi. Nous signalons seulement une éventualité pour mettre en garde contre des illusions. Nous reconnaitrons donc volontiers que tout amour comporte en soi de la tendresse. Nous demanderons à examiner la nature de la tendresse avant d'affirmer qu'elle est amour. Cette exigence, nous l'exprimons avec d'autant plus d'insistance que, de nos jours, beaucoup confondent indûment ces deux réalités souvent fraternelles, mais parfois étrangères. Les jeunes filles surtout sont naturellement portées à croire que toute marque de tendresse qu'elles reçoivent est signe, ou du moins prélude de l'amour.

Le milieu social actuel incite beaucoup à ces confusions. Il trouve d'ailleurs des sympathies complices en nous. Les jeunes filles, surtout d'un naturel spontanément affectif, sont enclines à croire à ces enseignements. Chansonnettes de la radio, conversations, images de cinéma donnent le nom d'amour à des sentiments souvent fort superficiels de simple attirance physique ou sentimentale. À la longue, le danger est grand de finir par penser que le véritable amour se résume à ces pauvres sentiments et que mots aimables, compliments, baisers, enlacements suffisent à attester sa présence.

Sans médire de la tendresse, qui est un complément charmant et indispensable d'un véritable amour, on voudrait mettre ici la jeunesse féminine en garde contre cette grosse équivoque : tendresse et surtout marques de tendresse n'impliquent pas toujours authentique amour. Admettons que ce soit assez souvent leur signification dans le monde féminin : reconnaissons que sentir de la tendresse pour quelqu'un est d'habitude lui vouloir quelque bien. Mais disons-lui nettement que, hors le cas d'un véritable amour, l'extériorisation de la tendresse dans le monde

masculin se passe d'ordinaire de la recherche du bonheur d'autrui. Elle n'est qu'aspiration camouflée, souvent inconsciente, de son bonheur à soi. Pour la femme, le désir de recevoir de la tendresse peut ne manifester que simple égoïsme, joie personnelle de se sentir remarquée, cajolée, aimée, ne comporter aucun intérêt sincère envers celui qui prodigue ces marques d'attachement, mais traduire seulement qu'elle apprécie son charme physique. De même chez l'homme, le fait de donner de la tendresse ne traduit d'ordinaire que l'orgueil du conquérant ou le désir du jouisseur : telle est, en fait, la psychologie masculine chaque fois qu'on ne se trouve pas en face d'un amour existant ou débutant.

Peut-être, les jeunes filles, faute d'une expérience assez étendue de la vie, douteront-elles de la vérité de ces dires ? Ceux-ci ne sont cependant que le reflet d'une exacte et assez décevante réalité, justifiant nos réserves à propos de la tendresse. Qu'on y prenne garde. Nous ne demandons aucunement qu'on la condamne sans appel. Au contraire, nous entendons proclamer bien haut sa beauté et son charme quand elle est le complément réel, sur le plan affectif, de cet amour dont nous avons parlé plus haut. Toutefois, avant d'en chanter purement et simplement la louange, nous demandons qu'on en étudie l'exacte nature dans un cas donné. Ceci, pour ne point attribuer à une tendresse qui masque un égoïsme les louanges qui ne reviennent qu'à une tendresse gonflée d'amour.

Don de soi et adoption d'autrui, tendresse et affection pour autrui sont les deux premiers éléments d'un authentique amour. Il en est un troisième auquel, d'ordinaire, songe peu le monde féminin et qu'il apprécie sensiblement moins : l'élément de désir. Nous éprouvons, avouons-le, quelque appréhension à en parler. La conception d'un certain nombre de jeunes filles, voire de femmes faites, sur l'amour est si volontiers étrangère à ses éléments physiques qu'on ressent un serrement de cœur à les mettre en lumière. On tâchera d'y mettre une grande délicatesse. Mais les taire, serait-ce donner de l'amour sa pleine conception humaine et providentielle ? Serait-ce aussi rendre la fiancée et l'épouse capables de remplir leur tâche de purificatrice de

l'amour ? Peut-on se garder de microbes, peut-on soigner des plaies dont on ignore l'existence ?

La nature, et partant, Dieu, son Auteur, ont fait l'amour totalitaire. C'est dire qu'il doit se manifester et s'exprimer à tous les plans de l'être humain : plan spirituel de la volonté, plan affectif du sentiment, plan physique du corps. Pour la femme, l'élément physique de l'amour comporte le sacrifice inéluctable de sa pudeur. Le réalisme prosaïque de son expression essentielle, les charges qu'il peut susciter ne l'attirent guère. Si on lui avait laissé le loisir de les organiser à sa façon, nul doute qu'elle les eut faites, peut-être à tort, bien autrement. Depuis qu'elle est jeune fille, la femme ressent vivement le poids physique de sa sexualité. Depuis lors aussi, elle a appris toutes les limitations qu'entraînent pour elle sa féminité : au plan religieux, pour les croyantes et les ferventes, c'est la renonciation au sacerdoce ; au plan social, c'est l'impossibilité d'accéder à un certain nombre de charges voyantes, une restriction partielle de la liberté d'allures en conséquence de coutumes traditionnelles ou d'interdits de bienséance ; c'est le mépris plus ou moins latent d'un certain nombre d'hommes ou de jugements courants sur les capacités intellectuelles plus réduites ou les défauts caractériels plus habituels de la femme. Bref, de nos jours encore, et d'ordinaire à l'insu du monde masculin, la femme ressent assez intensément, malgré certaines compensations non négligeables, son sort social. Cette situation d'ensemble ne porte pas à apprécier avec ferveur ce par quoi l'on est femme.

La psychologie masculine est à l'inverse. Le sort de l'homme est physiologiquement enviable. Son équilibre le met à l'abri de pas mal de malaises et d'ennuis. Il vit « dans cet absolu silence physiologique que l'on nomme la santé » (Soubiran). Celui qui en bénéficie ignore, des années durant, qu'il a un foie, un estomac, des viscères. Qui plus est, la sexualité masculine, à l'opposé de la sexualité féminine, ne fait prendre conscience de son existence à l'adolescent et au jeune homme que par des sensations spontanément jouisseuses. Au point de vue social, excepté quelques gros dommages, importants il est vrai, mais point

constants — nous songeons au service militaire et au service guerrier — l'homme, apparemment, ne tire que bénéfice d'être homme. Jamais sa physiologie ne l'empêche d'exécuter ses projets ; tous les postes de la société religieuse, politique, économique, sociale lui sont, en principe, accessibles. S'il est apte, il peut faire partout carrière brillante ; il ne pâtit pas de ce préjugé défavorable que doivent d'abord vaincre les femmes : se faire admettre et accepter ailleurs que sur le terrain coquetterie et succès mondain. Sur le plan strictement physique de l'amour, l'homme a tous les avantages : il en éprouve les plaisirs sans en subir les charges. Bref, sur tous les plans, l'homme semble occuper — à ne s'en tenir qu'aux premières apparences — une situation privilégiée. Celle de la femme est particulièrement désavantagée.

Mais cette situation favorisée, l'homme la paie au plan spirituel d'une forte rançon. Il est, beaucoup plus spontanément que la femme, égoïste, sensuel, matérialiste. Plus loin nous expliquerons mieux ce point. Qu'il nous suffise pour l'instant de marquer ceci au sujet de l'amour : ses notes physiques se feront chez lui aisément plus sonores que ses notes affectives et spirituelles. L'homme pourra aimer la femme d'amour et de tendresse — ce sera le cas des amours de fiançailles et de mariage. Il pourra aussi ne la désirer que de chair, sans tendresse et sans amour, uniquement parce qu'il est homme et qu'elle est femme. Même au sein d'un amour authentique, les éléments de désir ne seront jamais absents chez lui ; ils seront toujours plus vibrants que chez la femme ; sauf éducation et efforts de discipline, ils auront souvent tendance à vouloir primer les éléments de tendresse et de don. C'est là un danger dont l'homme devra se prémunir ; ce n'est hélas ! pas le fait du grand nombre. C'est là aussi un écueil contre lequel la femme devra, par une aide et une collaboration intelligente, prémunir l'homme. Ceci demande une compréhension d'abord, un doigté ensuite qui ne sont pas le fait de toutes les femmes.

On ne peut ignorer les dangers de l'excès de sensualisme au sein de l'amour. Ils existent, nombreux. Ils menacent de

corrompre peu à peu l'amour lui-même et ne manquent pas d'endommager la vie spirituelle du couple.

Il reste cependant que, selon le plan providentiel de Dieu, les sens participent à l'amour. Le nier en théorie ou en pratique serait une erreur dont le monde féminin doit se garder.

Dieu nous fit chair et Il donna à la chair ses joies. À preuve le fonctionnement de nos sens : vue, ouïe, odorat, goût. La chair a aussi son rôle à jouer dans l'amour : celui de servante. L'exemple de la maternité fait bien voir qu'elle peut parfaitement le remplir. Il est indéniable que l'intimité physique spéciale de la mère avec son enfant au temps de ses grossesses, de ses accouchements, de ses allaitements, de ses soins de puériculture marquent pour la vie, d'un caractère de particulière ferveur, les rapports de ces deux êtres. Cette influence d'intimité spéciale pourra se retrouver dans les rapports physiques de l'époux et de l'épouse, si la chair se comporte en servante du sentiment du cœur et de l'âme, non en dominatrice exigeante. Mais à ce rang elle a une place providentielle à tenir dans la naissance, l'entretien et l'accroissement de l'amour conjugal.

Aucun amour humain n'est véridique s'il n'est âme et cœur ; mais aussi aucun amour humain n'est complet, s'il n'est chair. L'amour authentique comporte donc trois plans de réalisation : spirituel — il est don et adoption ; affectif — il est affection et tendresse ; physique — il est unité dans une seule chair. Il court communément auprès de la jeunesse féminine le risque d'être trop affectif, insuffisamment spirituel et physique. Il court communément chez l'homme le risque d'être trop physique, insuffisamment spirituel et affectif. Il faut tendre à ce qu'il soit total : dans ce but, la femme devra veiller à compléter par le haut et par le bas sa conception de l'amour. Elle devra, de surcroît, aider l'homme à se surmonter et à s'enrichir en véridique amour.

Nos propos permettront aisément à nos lectrices de se rendre compte de la dangereuse équivoque qui règne sur notre époque : laisser croire que l'élément sexuel de l'amour est à lui seul l'amour ; laisser croire qu'il lui suffit de s'enrober d'un peu de tendresse pour être humain ; laisser croire qu'il est l'élément

premier et principal de l'amour. Par sa nature, la femme est aisément immunisée contre ces erreurs. Mais Ève est si impressionnable qu'il lui arrive souvent de se laisser finalement ensorceler par l'atmosphère de notre époque sensualisée. Elle apporte plus ou moins inconsciemment son concours à cette paganisation et à cette matérialisation de l'amour d'aujourd'hui. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de lui préciser ce qu'était un authentique amour humain. C'est pourquoi aussi il nous semble bon de lui faire mesurer la qualité de son amour actuel de fiancée et de femme mariée.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	3
CHAPITRE I ÉTATS D'ÂME.	6
CHAPITRE II L'AMOUR : SES ÉLÉMENTS.....	19
CHAPITRE III QUEL AMOUR EST LE VÔTRE ?	33
CHAPITRE IV L'ÂME MASCULINE.....	47
CHAPITRE V LES SECRETS D'UN BEL AMOUR.	69
SE COMPRENDRE.....	69
S'ADAPTER.....	82
SE FAIRE MUTUELLEMENT PLAISIR.....	93
SE DONNER	101
CHAPITRE VI MATERNITÉ.....	107
CHAPITRE VII SAGES CONSEILS D'UNE ÉPOUSE AVERTIE.	118
FIANÇAILES	118
ORGANISATION	122
EN GUISE DE CONCLUSION.....	124